

Erick DEMEURS

L'Arme

Extraits choisis

Table des matières

Chasseurs de primes	3
Ce qu'en pense Evelyne	5
Isham n'est pas encore Monsieur I	8
Premiers pas	10
Un grave incident	13

Chasseurs de primes

« Voilà ! Conclut le policier, en se retournant et en posant sur le bureau métallique l'arme qu'il venait de prendre dans un casier métallique également derrière lui. René et Frédéric regardaient, surpris et fascinés, le pistolet, énorme, noir, avec une crosse apparemment en bois. Le canon, très long, pointé vers eux deux, semblait montrer quelque chose du doigt, presque obscène. L'arme paraissait se taire, silencieuse, en attendant son heure. Il ne savait pas pourquoi, mais tout d'un coup, elle parut à Frédéric très vivante et lui fit peur. Il n'osait pas regarder René, assis à sa droite, car il craignait de reconnaître sa peur dans ses yeux.

- Alors, je relis, continua le policier : Nous, Bernigot, René, – c'est vous, précisa-t-il en pointant le doigt vers René...

- Oui, reconnut son compagnon d'une petite voix.

-... Né le... (Il lut l'état civil de René, avec adresse et téléphone.)

- Accompagné de :

- Desjardin Frédéric... c'est vous (il pointa cette fois son doigt vers l'autre.)

- Hum! Il acquiesça, ne voyant guère de possibilité de se tromper dans son énumération entre son ami et lui. Il lut son état civil, avec adresse sans téléphone, on venait de le lui couper.

- Sains de corps et d'esprit... (Il leva les yeux de ses feuilles et les observa tour à tour comme pour s'assurer de la chose.) L'arme était là, posée sur le bureau. Elle ne bougeait pas, ne sentait rien mais jetait sur eux une espèce de vibration maléfique. Frédéric ne savait pas comment le dire : il lui semblait que sa présence perturbait ses sens et son discernement même des choses.

-... Sans travail à ce jour et sans espoir d'en trouver un rapidement... (Il leva encore les yeux sur eux.) Pourquoi ? (Les prenait-il pour des fainéants ?)

- Reconnaissons avoir pris connaissance des interdictions... (Et il énuméra les interdictions ainsi que les références des articles du code civil où elles apparaissaient.) Frédéric enregistra tout de suite qu'il était interdit de faire usage de son arme en dehors de la fonction. Puis il lut les articles comme quoi le gouvernement dégageait toute responsabilité en cas d'usage des droits qui leurs étaient conférés à d'autres fins que celles qui leurs étaient attribuées. Le gouvernement se dégageait aussi de toute erreur ou « bavure » de leur part. Ils reconnaissaient aussi que l'arme fournie était en bon état de fonctionnement. Pendant que le policier lisait son rapport, Frédéric s'habitua peu à peu à la présence de l'arme devant lui.

-... En foi de quoi, sommes nommés : CHASSEUR DE PRIME.

...Voilà, signez là.

Ce qu'en pense Evelyne

C'est le lendemain matin, alors qu'Evelyne lui tournait le dos pour laver la vaisselle dans l'évier, qu'il posa son revolver sur la table, content de lui. Il prit son café et s'assit derrière l'arme. Quand elle se tourna à la fin de sa corvée, elle ne vit pas immédiatement l'objet. Elle rangea des serviettes dans le tiroir du buffet. Puis, elle s'arrêta d'un coup. Elle interrogea :

- Frédo, c'est quoi ça ?

Elle montrait du doigt l'arme.

Fier de lui, Frédéric constata sobrement :

- J'ai trouvé du travail.

- Avec ça ?

- Oui. Je suis chasseur de primes.

- Tu risques ne pas travailler longtemps...

Vexé Frédéric demanda :

- Pourquoi ?

Impitoyable, Evelyne expliqua :

- Tu ne sais même pas planter un clou dans le mur...

Notre photo de mariage, c'est mon frère qui a accroché le cadre dans notre chambre, au bout de quatre mois.

Il hocha les épaules et sortit sa licence de sa poche, qu'il lui tendit. Elle prit le document et le lut très attentivement. Un peu surprise, elle constata :

- Tu es payé pour tuer des gens ?

Il éluda :

- C'est le métier qui veut ça...

- Et tu as déjà commencé ?
- Je commence aujourd'hui... deux mille euros...
- Tu vas tuer quelqu'un pour deux mille euros ?
- C'est un petit.... S'excusa Frédo en reprenant les termes du flic.

Sa femme, debout à côté de lui le regardait sans comprendre :

- Tu es fou ou quoi ? Tu vas tuer quelqu'un pour deux mille euros ? Et si c'est lui qui te tue ?
- Je ne suis pas seul. Je suis en équipe.
- Ah bon ? Vous êtes combien ?
- Deux.
- Cela vous fait mille euros chacun Tu vas tuer, enfin, tu vas "essayer" de tuer quelqu'un pour mille euros ?
- Non. C'est deux mille chacun.
- Ah ! Et c'est qui, l'autre ?
- René.
- Oh ! Malheur ! Juste lui ! J'aurais du m'en douter !
Mais ça ne va pas ta tête ?

Elle criait maintenant. Frédo avait horreur des cris. Il se leva.

- Bon, je dois y aller maintenant. Il enfourna le revolver dans sa poche.

Avant qu'il atteigne la porte d'entrée, elle s'accrocha des deux mains aux revers de sa veste.

- Mais chéri....

Frédo vit les larmes dans ses yeux et dans sa voix.

- C'est dur, mais on s'en sort quand même... Je travaille... Je ne t'ai jamais reproché de ne rien faire...

Frédo sentait maintenant une boule qui lui bloquait l'estomac. Une larme vicieuse pour le culpabiliser coulait maintenant sur la joue de sa femme qui poursuivait :

- Y-a Leclerc qui embauche... Le recruteur reçoit aujourd'hui et demain. Tu pourrais te présenter ?

- Pour scanner des milliers d'articles à la caisse, rétorqua-t-il ?

Sévère :

- C'est mieux que de tuer des gens !

- Bon, je verrai. Je dois y aller.

Il réussit à se dégager, à ouvrir la porte et sortit. Evelyne s'effondra sur le carrelage, à côté de la porte d'entrée et pleura, sa tête dans ses mains.

Isham n'est pas encore Monsieur I

L'aventure de M. « i », de son vrai nom : Isham Bejaoui, débuta voilà à peu près dix ans maintenant, quand il rentrait un soir de décembre à la fin de sa distribution. Il longeait le bâtiment C, qui conduit, en perpendiculaire au bâtiment D où résidait M. O. au lieu de prendre la rue qui mène directement à l'immeuble. Isham était silencieux comme un guépard. Réservé, il avançait lentement, toujours une oreille attentive aux différents bruits connus et inconnus de la rue. Avec le décalage horaire d'hiver, il n'était même pas dix-huit heures qu'il faisait déjà nuit noire. Isham n'accordait aucune attention aux groupes de jeunes, dont il ne faisait pas parti et qui ne lui adressaient même plus la parole depuis qu'ils savaient qu'il travaillait pour O. Isham ne jetait même pas un œil sur tous les scooters, qu'il savait volés, puisqu'il avait pratiqué ce commerce un bon moment à la grande colère de son père. Mais ce soir, au coin du bâtiment, un attroupement de jeunes qui surveillaient le bâtiment D, en face, retint son attention. Il s'approcha et demanda doucement :

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

Un des gars présents lui répondit à voix basse, sans même le regarder :

- C'est les keufs qui font une descente.

Isham observa la scène avec les autres par-dessus les épaules de ceux qui étaient devant. Il remarqua les clignotants multicolores des gyrophares. Il ne put s'empêcher de penser que ces lumières bleues, jaunes, blanches, qui brillaient dans la nuit, c'était beau. Mais, en même temps, elles projetaient, un goût de drame

silencieux puisque les sirènes ne hurlaient pas. Car ici, dans la cité, aucune guirlande électrique ne traversait les rues, ou s'enrouler autour des arbres ou les poteaux des lampadaires comme au centre-ville. On se sentait exclu de la fête de Noël.

En se décalant un peu, il compta trois ou quatre voitures de police, deux fourgons et deux ambulances en cas de fusillades. Il vit, aussi, trois CRS qui bloquaient le groupe de jeunes pour qu'ils ne s'approchent pas et ne jouent pas aux héros inutilement. Deux étaient devant, le troisième, en embuscade derrière eux pour prévenir un geste malveillant à l'égard des collègues. Ils portaient tous, leur tenue noire traditionnelle de combat avec casque lourd, visière plexi renforcée pour protéger le visage et les yeux, protection aux coudes et aux genoux, jambière et plastron gilet pare-balle. Enfin, la panoplie complète. Mais ce n'était pas des Pères Noël ! Isham resta dans le groupe qui insultait les poulets en arabe, mais n'avancait pas par prudence. Puis, il y eut un mouvement devant l'entrée "A" : une armée de flics avec des fusils d'assaut sortirent précautionneusement du bâtiment en encadrant plusieurs personnes menottées. Isham reconnut en un éclair, le Boss : M. O, sa femme, et, peut-être aussi ses deux filles. D'autres flics, derrière, portaient des sacs poubelles noirs, avec probablement des sachets de dope, de l'argent et des armes. Une fois tout le monde chargé dans les fourgons, les sirènes hurlèrent pour signifier que la visite était terminée. Les voitures et les fourgons partirent en convoi. Les CRS devant les jeunes reculèrent sans leur tourner le dos puis rejoignirent leur camion. Les jeunes se précipitèrent alors pour les caillasser.

« i », s'écarta. Il portait sur lui, mille deux cent euros de recette, mais n'avait plus de provision. Il rentra chez lui.

Premiers pas

Le lendemain, Isham se réveilla avec la gueule de bois. Mais sa décision était prise, il accomplirait sa folie. Il chercha un coin silencieux et à l'abri des regards au fond du parc de la cité et composa le numéro.

Première sonnerie : Rien.

Deuxième sonnerie : Rien.

La tension nerveuse montait dans les artères d'Isham.

Troisième sonnerie : Rien.

Quatrième sonnerie : Rien.

Ce n'est pas possible, se disait Isham, il va répondre.

Cinquième sonnerie : Toujours rien.

Pas de message et la ligne coupa.

Décontenancé, Isham, ne savait plus quoi faire. Il retournait bredouille vers le boulevard quand son téléphone sonna :

- Vous venez de composer ce numéro ?

C'était une voix d'homme, froide, suspicieuse, pas aimable. Le genre de mec avec qui on n'a pas envie de partir en vacances.

Isham se précipita, ils étaient peut-être écoutés :

- M. O. a été serré. Il m'a fait passer ce numéro. Nous avons besoin de mille doses.

L'autre attendit une minute. C'est long une minute. Puis, finalement, devant la naïveté de ce jeune, il lâcha :

- Gare de Toulon. Casier des consignes. Posez ce qu'il faut. Envoyez le numéro du casier par SMS. Vous serez livré et prévenu le lendemain.

Il raccrocha.

Isham bondit, sauta de joie. Il souffla longuement. Il y arrivait enfin.

Le soir, il prévint les collègues de la tournure des événements. Il ne demanda pas si un volontaire se présentait pour y aller, connaissant la réponse d'avance.

Et le lendemain, il se rendit à la gare de Toulon. Des hommes de sécurité en noir, armés de mitraillette, discutaient avec des policiers en marchant lentement, des contrôleurs donnaient des ordres à des agents de la SNCF en rouge. Isham les observait. Mais ils ne lui prêtaient aucune attention dans la foule agitée des voyageurs et des gens qui les accompagnaient. Des personnes allaient et venaient dans tous les sens. Une voix off informait de l'arrivée d'un train. En entrant, les casiers occupaient un pan de mur dans un couloir à gauche. Isham s'avança posa son sac plastique Leclerc dans un casier ouvert. Il referma en se disant :

- J'espère que je ne fais pas une connerie.

Il introduit les pièces pour payer, retira la clé, en pensant, fataliste : « *Trop tard !* »

Elle portait le numéro 153. Il se tourna pour surveiller les aller, retour. Personne ne l'observait. Les voyageurs paraissaient pressés et stressés par leur départ. Isham se dirigea lentement vers la sortie comme s'il venait d'accompagner quelqu'un. Personne ne le vit, personne ne le remarqua, personne ne lui adressa la parole. Dehors, il se rangea sur le côté pour laisser passer les attardés qui entraient dans la gare presque en courant

pour prendre leur train au vol. Le soleil rayonnant chauffait l'esplanade. Un beau ciel azur accueillait les arrivants. Isham s'éloigna de quelques pas, lentement, puis descendit l'avenue Vauban. Arrivé à la place de la Liberté, il s'assit sur un banc et envoya un sms au fournisseur : « casier 153 ». Puis, il se dirigea vers l'arrêt de bus pour revenir à La Seyne, soulagé et souriant.

Le lendemain, en début d'après-midi, il reçut un SMS disant :

- Livraison effectuée.

Un grave incident

Du haut de ses dix-huit ans et de ses bottes avec des semelles compensées et des talons renforcés, presque des chaussures de commandos, Gisèle, allait à l'aventure d'un bon pas dans la cité. Elle portait une jupette plissée noire à mi-cuisse comme les héroïnes des mangas japonais et un chemisier blanc impeccable. Ses cheveux bruns, assez longs, étaient teints de flammes blondes ravissantes. Son maquillage était un peu trop fort, outrancier, comme c'était la mode chez toutes les filles : le rouge à lèvres trop rouge et le noir des cils trop noir. Elle était jeune, belle, et heureuse de vivre ; Elle n'avait pas de copain mais ne s'en souciait pas, sachant, confusément, que cela viendrait tout seul. Gisèle était une fille de caractère et les garçons ne faisaient pas la loi avec elle. Ils n'avaient qu'à bien se tenir comme l'on dit. C'est elle qui choisissait son chéri et c'était elle aussi, qui les plaquait le plus souvent, quand elle constatait que le gars n'avait rien dans la tête et pas grand-chose dans le pantalon. Sous prétexte d'aller voir une copine, elle cheminait tranquillement sous un beau soleil et un grand ciel bleu. En passant devant l'entrée d'un immeuble où traînaient une bande de bons à rien (ou mauvais à tout, comme dirait l'autre) un des gars l'apostropha :

- Oh là ! Là ! Elle est bien fière la meuf !

Gisèle s'arrêta et observa le gars, ni beau ni laid, et lui répliqua :

- C'est à moi que tu parles ?

Le gars se leva, chercha à droite, puis à gauche comme pour vérifier s'il pouvait s'adresser à quelqu'un d'autre. Les copains assis sur les marches, comme lui, ou adossés

aux murs de part et d'autre de l'entrée, rigolèrent. Le gars répondit enfin :

- Je ne vois personne d'autre.

La fille répondit du tac au tac :

- Tu devrais chercher mieux. Je ne t'ai pas adressé la parole.

Les voyous, sidérés, se regardaient réjouis de la répartie de cette fille. Le premier trainard reprit :

- Dis donc, connasse, tu n'as pas froid aux yeux.

Gisèle, imitant le gars, tourna la tête à droite, puis à gauche avant d'interroger :

- Tu es tout là pour me parler ? Tu es bien mal élevé !

Toute la tribu éclata de rire et se bidonna en se tapant sur le ventre ou sur les cuisses.

La fille, enhardie insista :

- Tu es tout seul dans tes baskets ?

Nouveaux éclats de rires de l'assemblée. Le premier qui commençait à être vexé de cette folle qui lui tenait tête, lui répondit sèchement :

- Dis donc, la meuf, tu devrais faire attention à ce que tu dis. Ici, tu es dans ma zone. Tu la fermes et tu me respectes.

Gisèle répliqua sèchement :

- Dis donc, couilles molles, c'est toi qui m'agresses. Moi, je ne t'ai rien dit.

Alors, il se leva et entreprit de faire le tour de Gisèle, comme s'il la jugeait. Les autres voyous se levèrent aussi, comme s'ils avaient compris quelque chose. Deux gars enfilèrent leur cagoule, ou masque blanc

d'hockeyeur comme s'ils ne voulaient pas être reconnus. Gisèle, surveillait, le malotru qui tournait autour d'elle. Les autres descendirent les marches. Ils encerclaient maintenant la fille. Elle ordonna avec fermeté :

- Laissez-moi tranquille !

Le premier, qui portait des tatouages sur les deux bras, accepta avec le sourire :

- Mais oui, chérie, nous allons te laisser... Après... Si tu es gentille.

Alors Gisèle, qui sentait le danger venir, donna des coups de pied ici et là. Elle y ajouta des coups de poing comme un garçon. Les voyous dégringolaient les uns après les autres. Elle commençait à briser l'encercllement quand un grand noir, Bouba, l'attrapa par derrière la ceinture et la décolla de terre. Il lui ordonna :

- Viens par-là, ma chérie !